

MESSLING, ETTE (HRSG.)

Wort Macht Stamm

MARKUS MESSLING, OTTMAR ETTE (HRSG.)

Wort Macht Stamm

Rassismus und Determinismus in der Philologie (18./19. Jh.)

Unter Mitarbeit von Philipp Krämer und Markus A. Lenz

Wilhelm Fink

Gedruckt mit freundlicher Unterstützung der Deutschen Forschungsgemeinschaft
(DFG)

Umschlagabbildung:
Nach einem Konzept von Tobias Kraft

Zitat Umschlagrückseite:
Leo Spitzer (1948): „Ratio > Race“. In: *Essays in Historical Semantics*.
2. Aufl. New York 1968: Russell & Russell: 147-169, hier 147 (Übers. Markus Messling).

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek

Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen
Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über
<http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

Alle Rechte, auch die des auszugsweisen Nachdrucks, der fotomechanischen Wiedergabe und
der Übersetzung, vorbehalten. Dies betrifft auch die Vervielfältigung und Übertragung einzel-
ner Textabschnitte, Zeichnungen oder Bilder durch alle Verfahren wie Speicherung und Über-
tragung auf Papier, Transparente, Filme, Bänder, Platten und andere Medien, soweit es nicht
§§ 53 und 54 UrhG ausdrücklich gestatten.

© 2013 Wilhelm Fink Verlag, München
(Wilhelm Fink GmbH & Co. Verlags-KG, Jühenplatz 1, D-33098 Paderborn)

Internet: www.fink.de

Einbandgestaltung: Evelyn Ziegler, München
Printed in Germany
Herstellung: Ferdinand Schöningh GmbH & Co. KG, Paderborn

ISBN 978-3-7705-5407-2

Inhalt

Markus Messling / Ottmar Ette (Potsdam)	
Einleitung	11

REPHILOLOGISIERUNG: HISTORISCHE IMPLIKATIONEN UND IDEOLOGISCHE ENJEUX

MARKUS MESSLING (POTSDAM)	
Text und Bestimmung.	
Determinismus und Rassenlogik in der Philologie.	31

RUKMINI BHAYA NAIR (DELHI)	
Philological Angst: Or How the Cognitive Categories of Census, Caste and Race Still Inform the Narrative of 21 st Century India	55

CHRISTOPHER M. HUTTON (HONG KONG)	
Fictions of Affinity and the Aryan Paradigm	89

WORT: UMBRÜCHE – KLASSIFIKATION – DETERMINIERUNG

OTTMAR ETTE (POTSDAM)	
Wörter – Mächte – Stämme.	
Cornelius de Pauw und der Disput um eine neue Welt.	107

JÜRGEN TRABANT (BERLIN / BREMEN)	
Alexander von Humboldt über Erdgewalt und Geisteskraft in der Sprache.	137

JOSÉ M. GONZÁLEZ GARCÍA (MADRID)	
Latin America in the 18 th Century: Between the “Casta Paintings” Racism and the “Whitening” of the Population.	153

STEFANO GENSINI (ROMA) Language, Race and Nation in Italian Culture from the late 18 th to the mid 19 th Century	173
--	-----

MACHT: ZIVILISATION – NATUR – RASSE

CÉLINE TRAUTMANN-WALLER (PARIS) Die Humboldtianer Heymann Steinthal und August Friedrich Pott: Philologie und Antirassismus?	193
--	-----

SUZANNE MARCHAND (BATON ROUGE) Race and Religion in the Novels of Georg Ebers	211
--	-----

SARGA MOUSSA (LYON) Le langage des Noirs dans <i>l'Essai sur l'inégalité des races humaines</i> de Gobineau : sensation et création	227
---	-----

GESINE MÜLLER (POTSDAM) „La littérature jaune“. Gustave d'Alaux und die frühen Zeugnisse haitianischer Literaturgeschichte	239
--	-----

PHILIPP KRÄMER (POTSDAM) Kreolische Philologie und ‚raciologie appliquée‘ bei Charles Baissac	253
--	-----

STAMM: GENEALOGIE – MYTHOS – FIKTION

MARIA SELIG (REGENSBURG) Sprachtypologie und Rassismus? Zur typologisch-genealogischen Sprachbetrachtung bei August Wilhelm Schlegel.	271
---	-----

WULF OESTERREICHER (MÜNCHEN) <i>Negerhandel, schnöde Gewinnsucht und lächerlicher Farbenstolz –</i> Nationalismus, Ethnozentrismus und Rassismus in der Sprachforschung des 19. Jahrhunderts.	301
--	-----

MARKUS A. LENZ (POTSDAM) Paolo Marzolo und Giacomo Lignana: Evolutionstheorie und Darwinismus in der italienischen Philologie des 19. Jahrhunderts.	329
---	-----

URSULA BÄHLER (ZÜRICH)

De la volonté d'échapper au discours racial et des difficultés d'y parvenir :
Le cas de Gaston Paris 345

WOLFGANG ASHOLT (OSNABRÜCK)

Rassismus in der Literaturgeschichtsschreibung am
Ende des 19. Jahrhunderts? Von Brunetière zu Lanson 363

ANGABEN ZU DEN BEITRÄGERN 377

PERSONENREGISTER 385

URSULA BÄHLER (ZÜRICH)

De la volonté d'échapper au discours racial et des difficultés d'y parvenir :

Le cas de Gaston Paris

1. Propos

Dans le dernier tiers du XIX^e siècle qui nous intéresse ici, le discours philologique véhicule un certain nombre de catégories de pensée qu'il semble difficile voire impossible de transcender en tant que telles, c'est-à-dire dans leur qualité même de catégories discursivement structurantes. Parmi les plus prégnantes figurent sans aucun doute celles de *nation* et de *race*, étroitement liées l'une à l'autre dans l'imaginaire de l'époque. Cependant, les investissements sémantiques, passionnels, axiologiques et modaux de ce qu'il faut bien considérer comme des *variables*, des *lieux vides* munis d'une identité lexicale, diffèrent souvent considérablement d'un savant à l'autre, et peuvent également être sujets à des transformations chez un seul et même penseur. Seule une analyse de textes détaillée sera donc à même de mettre au jour les significations précises que revêtent les lexèmes en question dans un discours donné. Or pour ce qui est de la notion de race, il semble y avoir des cas où les investissements mentionnés conduisent, *in fine*, à une remise en question du bien-fondé même de cette catégorie de pensée, sans que pour autant le pas décisif qui consisterait à la laisser tomber soit explicitement franchi. C'est ce phénomène complexe – allons-nous l'appeler d'hésitation ou, en revanche, de prémonition ? – que nous aborderons ici en prenant comme exemple le discours de Gaston Paris, l'une des grandes figures, avec Paul Meyer, de la philologie romane en France dans la deuxième moitié du XIX^e siècle.

Quelques repères d'ordre bio-bibliographique permettront de situer le savant dans le paysage philologique de l'époque.

2. Gaston Paris (1839-1903)

Après le baccalauréat, Gaston Paris part pour l'Allemagne, d'abord à Bonn, chez Friedrich Diez, puis à Göttingen, chez le philologue classique Ernst Curtius. Parler, comme on a pris l'habitude de le faire, d'un voyage philologique initiatique, est cependant aller trop loin, dans la mesure, tout simplement, où Gaston Paris ne s'occupe pas vraiment de philologie pendant son séjour en Allemagne.¹ Toujours

¹ Voir, pour tout ce chapitre, Bähler 2004.

est-il qu'une fois 'décidé' dans sa carrière, il va adopter, comme l'ensemble de ses confrères, les principes de la philologie tels qu'ils avaient été développés en Allemagne par des savants comme Franz Bopp, Jacob Grimm, et, dans le domaine des langues romanes, plus spécifiquement, le nommé Friedrich Diez, auteur, entre autres, d'une *Grammatik der romanischen Sprachen* (1836-1844). À son retour en France, Gaston Paris fait l'École des chartes, puis, très vite, devient directeur d'études des conférences de langues romanes à l'École Pratique des Hautes Études et, succédant à son propre père, professeur de langue et littérature françaises du Moyen Âge au Collège de France. Sa carrière, brillante, fut couronnée par son élection à l'Académie française en 1896.

Gaston Paris était co-fondateur, avec Hermann Zotenberg, Charles Morel et Paul Meyer, de la *Revue critique d'histoire et de littérature* (1865-1935) et, avec le même Paul Meyer, de la revue *Romania* (1872), dont nous allons reparler dans les pages qui suivent. Il fut l'auteur de plus de 1200 publications, parmi lesquelles il convient de citer sa thèse, *l'Histoire poétique de Charlemagne* (1865, prix Gobert) et une édition de la *Vie de Saint-Alexis*, publiée avec Léopold Pannier (1872, prix Gobert), qui fit date dans l'histoire ecclésiastique médiévale.

Gaston Paris était un philologue au sens large, 'allemand' du terme, il s'occupait à la fois de linguistique, d'éditions de texte et d'histoire littéraire, l'accent étant cependant placé sur ce dernier champ d'études. De profil idéologique libéral, socialement conservateur, 'déiste', anticlérical et républicain (d'abord 'de tête', puis 'de cœur'), il s'est engagé dans l'Affaire Dreyfus au côté de ceux qui luttaient pour la révision du procès.

3. Aperçu sémantique et cadre conceptuel

Si le terme de race est bien présent dans le discours de Gaston Paris, son occurrence n'est pourtant pas bien massive, elle est même étonnamment discrète, surtout en comparaison avec celle des lexèmes avoisinants que sont, dans les textes du philologue, ceux de nation, de nationalité et de peuple.

Le mot « race » se trouve avant tout dans les acceptions suivantes² :

1° « Lignée », « famille », « origine », « descendance ». Exemples : « des conteurs français de race »³ ; « des Anglais de race »⁴. Plus spécifiquement encore, on trouve le mot dans le sens de « lignée royale ». Exemple : « race mérovingienne »⁵.

2° « Nation », « nationalité », « peuple » ; dans ces cas, le sémantisme propre au mot « race » reste à chaque fois à spécifier, mais le plus souvent c'est dans un sens

2 Quant à l'emploi de ce terme à l'époque, cf. p. ex. l'entrée « Race » dans Littré 1882 : 1441-1442. Notons que le sens « zoologique » du terme est la dernière des six acceptions que distingue Littré.

3 Paris 1907 : 251.

4 Ibid. : 105.

5 Paris 1884 : 610.

historico-culturel et non pas biologique qu'il faut le comprendre (voir notre développement ici même). Exemple :

[Theophilo Braga] ne fait commencer qu'à l'invasion la formation de la race portugaise ; il fait du Goth des classes inférieures (*godo-lite*) le seul véritable représentant de la nationalité, lequel, en acceptant volontiers la conquête arabe, aurait développé, dans ce que M. Br[aga] appelle *l'épopée mozarabe*, la vraie poésie nationale, vivante encore aujourd'hui dans les romances populaires.⁶

3° « Race » au sens biologique du terme (« sang »). Exemple :

Le principe des nationalités fondées sur l'unité de race, trop facilement accepté même chez nous, n'a point eu jusqu'ici de fort heureuses conséquences. À ce principe qui ne repose que sur une base physiologique, s'oppose heureusement celui qui fonde l'existence et l'indépendance des peuples sur l'histoire, la communauté des intérêts et la participation à une même culture.⁷

Souvent, ces différentes acceptions se superposent, voire s'amalgament au point qu'il est parfois difficile, voire impossible de préciser le sens exact du mot « race », même dans un contexte argumentatif bien défini.

De manière générale, Gaston Paris adopte, sans jamais la remettre en question, la grande distinction entre Aryens (Indo-européens) et Sémites, en s'inspirant, à ce sujet, des travaux de Max Müller et d'Ernest Renan, par ailleurs l'un des ses mentors académiques.⁸ L'on chercherait cependant en vain, dans ses textes, des affirmations sur l'« infériorité » des Sémites à la manière de celles que l'on trouve chez l'auteur de *De l'origine du langage*.⁹ Et s'il lui arrive d'écrire – pour passer des anciens Sémites aux Juifs de son époque – dans une lettre à Paul Meyer, datée du 11 septembre 1899, « que le tact est la seule faculté qu'on ait localisée : elle siège dans le prépuce »¹⁰, un tel énoncé, certes inexcusable, reste cependant isolé dans le reste de l'œuvre, et l'ensemble de l'engagement du philologue dans l'affaire Dreyfus dément toute pensée antisémite. Certes, Gaston Paris parle, lui aussi, tout comme Renan, mais également, ne l'oublions pas, comme la quasi-totalité de l'intelligentsia officielle de la Troisième République – il fallait la clairvoyance et le courage d'un Georges Clémenceau pour dénoncer ouvertement ces idées¹¹ –, de « races nobles »,

6 Paris 1872b : 331.

7 Paris 1872a : 21.

8 Cela est particulièrement vrai pour ses travaux de mythologie comparée, comme p. ex. son développement consacré au Petit Poucet (Paris 1875).

9 Cf. p. ex. Trautmann-Waller 2010 : 84-85. La position de Renan dans la question des races reste des plus complexes, comme l'a souligné, tout récemment encore, Maurice Olender : « Quelquefois, chez un même auteur, à des moments différents de son œuvre, on trouve les deux types d'argumentation, refusant et admettant tour à tour certaines théories de la race. Tel fut le cas de Renan et de F. M. Müller » (Olender 2009 : 49).

10 Cité dans Bähler 1999 : 152.

11 Citons ici, à titre d'hommage, quelques extraits du discours que fit Clémenceau à la chambre des députés, le 31 juillet 1885, en réaction à la justification, par Jules Ferry, de la politique

en se gardant bien, cependant, de spécifier ce qu'il entend par là.¹² Mais il faut ajouter, ici encore, sans que cette remarque relativise le caractère scandaleux de tels énoncés, que ceux-ci sont rarissimes dans les textes de Gaston Paris et que les catégorisations dont elles sont la manifestation ne structurent en aucune façon sa pensée philologique.

Il y a bien, au total, dans le discours du philologue, un certain flou dans l'emploi du terme de race qui lui confère quelque chose de non spécifique. Ce constat est évidemment significatif, tout comme l'est la fréquence somme toute relativement peu élevée du mot lui-même. Disons-le sans ambages : les races ne sont pas ce qui intéresse le plus Gaston Paris. Le discours de ce dernier ne se construit pas sur cette notion, mais bien sur celle de nation, étroitement liée, cependant, nous allons le voir, à la première. Or face à cette situation d'un usage à la fois peu fréquent du terme en question et, somme toute, sans grande conséquence, il est d'autant plus intéressant qu'à un moment précis de l'histoire, le philologue sente le besoin de réfléchir publiquement sur les races, non pas en isolant la question, mais en la mettant en rapport, justement, avec celle des nations. Ce moment précis est la guerre franco-allemande. Deux textes de Gaston Paris qui ont vu le jour dans ces années fatidiques pour la France vont faire l'objet de l'analyse qui suit : sa fameuse conférence sur la *Chanson de Roland* faite en décembre 1870 et son non moins célèbre article introductif de la revue *Romania* paru en janvier 1872.

coloniale française au nom de la 'civilisation' : « Je passe maintenant à la critique de votre politique de conquête au point de vue humanitaire. [...] 'Nous avons des droits sur les races inférieures'. Les races supérieures ont sur les races inférieures un droit qu'elles exercent et ce droit, par une transformation particulière, est en même temps un devoir de civilisation. Voilà, en propres termes, la thèse de M. Ferry et l'on voit le gouvernement français exerçant son droit sur les races inférieures en allant guerroyer contre elles et les convertissant de force aux bienfaits de la civilisation. Races supérieures ! Races inférieures ! C'est bientôt dit. Pour ma part, j'en rabats singulièrement depuis que j'ai vu des savants allemands démontrer scientifiquement que la France devait être vaincue dans la guerre franco-allemande, parce que le Français est d'une race inférieure à l'Allemand. Depuis ce temps, je l'avoue, j'y regarde à deux fois avant de me retourner vers un homme et vers une civilisation et de prononcer : homme ou civilisation inférieurs ! [...] Je ne comprends pas que nous n'ayons pas été unanimes ici à nous lever d'un seul bord pour protester violemment contre vos paroles. Non, il n'y a pas de droit des nations dites supérieures contre les nations inférieures. [...] La conquête que vous préconisez, c'est l'abus pur et simple de la force que donne la civilisation scientifique sur les civilisations rudimentaires pour s'appropriier l'homme, le torturer, en extraire toute la force qui est en lui au profit du prétendu civilisateur. Ce n'est pas le droit, c'est la négation. Parler à ce propos de civilisation, c'est joindre à la violence, l'hypocrisie » (Clémenceau 1885).

12 En revanche, Gaston Paris ne semble jamais parler explicitement de « races inférieures ».

4. Races et nations

4.1. La conférence sur la *Chanson de Roland* (1870)

Le 8 décembre 1870, Gaston Paris prononce au Collège de France, dans Paris encerclé par les troupes prussiennes, une conférence sur la *Chanson de Roland*, choisissant donc, pour la circonstance, et ce fait n'a rien de surprenant, le texte médiéval le plus chargé, symboliquement et émotionnellement, pour son auditoire français.¹³ Dans son discours, le philologue, face aux événements les plus récents, s'interroge anxieusement sur ce qui fait l'identité de la France, sur ce qui fait l'identité d'une nation en général. S'inspirant d'une distinction traditionnelle que l'on trouve déjà sous la plume de Herder, il commence par définir deux types de nation, le premier de nature « mécanique », le deuxième de nature « organique ».¹⁴ Les nations « mécaniques » correspondraient à une association politique dans laquelle les citoyens seraient réunis par la « force », par l'« habitude » et/ou par des « intérêts » en dernière analyse tout égoïstes. Ce sont notamment les empires qui sont ramenés à ce principe : empires orientaux, empire romain, empire de Charlemagne, empire de Napoléon I. Une nation de type « mécanique » se voit comparée à un mécanisme artificiel disposant d'un ressort extérieur qui le tient en marche. Ce ressort viendrait-il à manquer – en cas de conflits guerriers, par exemple –, le mécanisme se briserait en mille pièces à jamais détachées. Une nation « mécanique » jouirait ainsi, en fin de compte, d'une existence purement matérielle. Les nations « organiques », en revanche, auraient à leur base un « principe vital » qui les rendrait quasi indestructibles. Ce principe, qui serait nécessairement mystérieux, et, donc, en dernière analyse inexplicable, ferait que chaque membre d'une nation donnée se sente solidaire avec elle et, au-delà de toutes les divergences individuelles possibles et réellement existantes, avec les autres membres de la communauté. Un lien spirituel unirait les citoyens. En dépit de son caractère essentiellement insaisissable, le « principe vital » peut être ramené, nous explique le philologue, à trois sources différentes : la « race », la « culture » et/ou la « religion ». Mais ce qui serait plus important que ces facteurs en eux-mêmes, c'est qu'ils deviennent, par la force du temps, une « seconde nature » :

[...] la conscience nationale [i.e. des nations dites « organiques »] peut avoir des sources diverses et se développer de plusieurs manières. Tantôt elle repose sur la race, tantôt sur la culture, tantôt sur la religion, souvent sur une communauté de vie assez longtemps prolongée pour devenir une seconde nature. Cette dernière origine est même, au fond, celle à laquelle l'analyse réduit toutes les autres. Dans l'histoire des peuples comme dans celle des êtres vivants, au point de vue de la philosophie physiologique, c'est l'habitude suffisamment prolongée et emmagasinée, pour ainsi dire, par

13 Pour une analyse plus détaillée de ce texte, cf. Bähler 2004 : 434-439.

14 Quant aux différences entre les deux conceptions formulées respectivement par Herder et par Gaston Paris, cf. *ibid.* : 435.

l'hérédité, qui finit par déterminer et développer les fonctions, les organes mêmes, les espèces et les groupes.¹⁵

Cette citation est intéressante à plusieurs égards : Gaston Paris met, certes, l'accent sur le facteur du temps, il essaie d'historiciser les phénomènes allégués (« communauté de vie assez longtemps prolongée », « habitude suffisamment prolongée et emmagasinée »), et donc aussi le principe de la race, comprise ici, sans aucun doute, dans le sens biologique du terme, mais pour aboutir, presque paradoxalement, à une espèce de *re-biologisation* au second degré (« seconde nature », « hérédité »), à peine voilée par le registre métaphorique (« pour ainsi dire ») et le recours à la « philosophie physiologique », expression emblématique dans son mélange des registres idéal et biologique. Mais, si un doute persiste, dans ce discours, quant au degré de métaphoricité impliquée dans l'argumentation – le problème se pose déjà, bien sûr, pour le syntagme « nation organique » –, toute ambiguïté sera levée au cours des années à suivre, la pensée philologique de Gaston Paris devenant, en effet, de plus en plus *antibiologiste* et, plus précisément, *antiorganiciste*. Il suffira, pour s'en convaincre, de relire quelques extraits du compte rendu que le philologue consacra en 1887 à *La Vie des mots étudiée dans leurs significations* de son ami, le linguiste Arsène Darmesteter, qui s'y était inspiré des travaux du 'botaniste-linguiste' August Schleicher, travaux dont Gaston Paris avait dénoncé les failles argumentatives dès 1868¹⁶ :

[Tout comme Schleicher, Darmesteter] croit que les idées du grand naturaliste anglais [Darwin] sur l'évolution des espèces sont applicables et fécondes en linguistique. S'il veut dire par là que les langues sont dans une transformation perpétuelle, il a évidemment raison : il en est de même de toutes les manifestations de l'activité sociale des hommes. Mais dès qu'on essaierait d'aller plus loin, le malentendu apparaîtrait. D'après Schleicher, tout un passage de Darwin sur le combat pour l'existence, dans lequel les plus forts s'étendent aux dépens des plus faibles, peut s'appliquer aux langues « sans qu'il soit besoin d'y changer un seul mot ». Mais qu'est-ce qu'une langue plus forte qu'une autre ? De même qu'il n'est pas exact de dire que les langues naissent, croissent, vieillissent et meurent, il n'est pas vrai qu'elles luttent entre elles. L'expansion et la disparition des langues ne dépendent aucunement de leur constitution organique, mais bien des qualités et des succès des hommes qui les parlent, c'est-à-dire de circonstances purement historiques et externes. [...] Au reste, M. Darmesteter le sait fort bien, et ce n'est que sa manière de parler que je conteste. [...] Il est commode et heureux de dire l'âme d'un canon, l'œil d'une aiguille, mais il ne faut pas partir de là pour s'imaginer que le canon pense et que l'aiguille voit.¹⁷

15 Paris 2009 [1870] : 109.

16 Cf. Bähler 2004 : 251-252.

17 Paris 1887 : 67-69.

Voici donc exprimés, de manière on ne peut plus claire, à la fois le rejet de la pensée biologiste au niveau explicatif, ontologique, et l'acceptation de cette même pensée comme un outil rhétorique, métaphorique.¹⁸

Revenons au discours de 1870. Après avoir mis en place l'opposition entre les nations « mécaniques » et les nations « organiques » – parmi ces dernières, Gaston Paris compte tant la France que l'Italie et l'Allemagne, sans qu'il précise pour autant la nature de leurs sources respectives, « race », « culture » et/ou « religion » –, le philologue en vient plus particulièrement à la naissance de la France en insistant, comme il le fait dès ses tout premiers travaux, sur le mélange des « nationalités ». La *vision fusionnelle* des origines de la nation française est, en effet, un principe stable dans le raisonnement de Gaston Paris. La France, le savant ne cesse de le dire, est une nation métissée dès le départ, et c'est là, précisément, son atout, sa richesse :

Nous avons vu [dans les cours de l'année passée] la Gaule privée par la conquête romaine de la nationalité celtique, adoptant extérieurement la civilisation des vainqueurs, mais ne prenant aucune part à la vie nationale des Romains. Vers la fin de l'empire, ce pays était dans le plus triste désarroi moral ; seul, à défaut de patrie terrestre, le christianisme était venu donner aux âmes au moins un refuge commun dans une espérance d'outre-tombe. L'invasion germanique amena sur le sol de la Gaule une jeune nationalité, dans la plénitude et la joie de sa force nouvellement éprouvée. Nous avons dit comment les Francs et les Gallo-Romains, rapprochés par le christianisme, s'étaient peu à peu fondus, et comment de leur union était sorti, lors du démembrement de l'empire carolingien, un nouveau peuple, animé d'un véritable esprit national et qui fondait sa conscience et son unité sur la fusion de la fierté germanique et de la fraternité chrétienne.¹⁹

Le principe fusionnel accède, chez le philologue, au statut d'un *idéologème* que l'on pourrait résumer dans une formule très simple : toute fusion d'éléments (ethniques) est positivement créatrice. Cet idéologème – qui se situe aux exacts antipodes de l'argumentation d'un Gobineau, pour qui, rappelons-le, tout mélange de races inaugure un procès de dégénérescence²⁰ – intervient à d'autres endroits de son argumentation, ainsi, par exemple, en ce qui concerne la naissance des chansons de geste – genre privilégié entre tous –, directement liée, chez lui, à celle des nations. Reprenant une idée formulée par Ludwig Lemcke en 1862²¹ il note dès son *Histoire poétique de Charlemagne* :

Presque toutes les nations reposent sur le mélange de diverses races, combinées, soit par la violence, soit par le consentement, dans des proportions diverses. Au moment où s'opère ce mélange, il se produit dans la nation une sorte de fermentation exaltée qui est très-favorable à la naissance d'une poésie épique.²²

18 Quant aux propriétés du raisonnement métaphorique dans le discours philologique, cf. Bähler 2011a.

19 Paris 2009 [1870] : 111.

20 Cf. p. ex. Trautmann 2010 : 86-87.

21 Cf. Bähler 2004 : 475.

22 Paris 1905 [1865] : 3.

Et Gaston Paris de reprendre jusqu'à la métaphore de Lemcke :

De même que toute combinaison chimique est accompagnée d'un dégagement de chaleur, toute combinaison de nationalité est accompagnée d'un dégagement de poésie.²³

C'est donc, ici, non pas le discours biologique, mais le discours chimique, autre discours phare de l'époque, qui se voit allégué par le savant au niveau métaphorique, à la fois pour visualiser la force productive d'une fusion d'éléments et pour emporter la conviction du lecteur à travers le transfert d'autorité de la chimie à la philologie que réalise la comparaison en question.

Passons maintenant à l'article introductif de la *Romania*, en rappelant que si l'idée de cette revue est bien née avant la guerre, le premier numéro ne paraîtra cependant qu'en janvier 1872, moment historique qui lui confère, à lui seul, un poids idéologique significatif.²⁴

4.2. L'article introductif de la *Romania*

L'article introductif de la *Romania* est intitulé « Romani, Romania, lingua romana, romanicum » et constitue une tentative pour sonder le passé d'un nom de langue – le roman – et, avec ce nom, le passé d'une communauté de peuples, les Romains. Il s'agit, d'entrée de jeu, d'une construction dichotomique, visant à rassembler un certain nombre de nations européennes dans un espace culturel commun et à les opposer, dans leur ensemble, aux pays germaniques et slaves. Cette construction binaire détermine la logique du texte de bout en bout. Elle déclenche des changements de perspective et des déplacements d'accents très nets, mais très inhabituels aussi, disons-le d'emblée, dans l'ensemble de l'œuvre de Gaston Paris.²⁵

Ce qui est en jeu, dans cet article, ce ne sont donc pas tant, cette fois-ci, des nations particulières, que, bien plus, des collectivités culturelles. Tout comme le philologue s'était demandé, en décembre 1870, si l'identité de la France était encore intacte, il se demande maintenant, en 1872, si les nations latines dans leur ensemble ont une identité commune bien vivante qui dépasserait leur simple appartenance à une même communauté linguistique : « La Romania, forme-t-elle vraiment un domaine intellectuel et moral, ou n'est-elle constituée que par l'origine commune des langues romanes ?²⁶ » C'est pour répondre à cette question qu'il revient sur la définition de la nation. Or le premier point sur lequel il insiste est qu'il n'y a pas de races latines :

23 Ibid.

24 Cf. Bähler 2004 : 137-138.

25 Pour une analyse détaillée de ce texte, cf. *ibid.* : 439-450.

26 Paris 1872a : 20.

La Romania, ou l'union des nations romanes, n'a pas pour base une communauté de race. Quand on parle des races latines on emploie une expression qui manque absolument de justesse : il n'y a pas de races latines. La langue et la civilisation romaines ont été adoptées, plus ou moins volontairement, par les races les plus diverses, Ligures, Ibères, Celtes, Illyriens, etc. C'est donc sur le sacrifice de la nationalité propre et originelle que repose l'unité des peuples romans ; elle a pour base un principe tout différent de celui qui constitue l'unité germanique ou slave.²⁷

Par rapport au discours de 1870, le 'modèle fusionnel' se voit donc transféré, dans le texte de 1872, de la seule nation de la France à toutes les nations de la Romania. L'ensemble des nations romanes auraient pour base la culture latine adoptée par les différents peuples autochtones. Tout nous indique, notons-le en passant, que ces réflexions de Gaston Paris sont à l'origine du fameux exergue de la *Revue de linguistique romane* dont le premier volume paraîtra en 1925 : « *Razze latine non esistono ; esiste la latinità* » ; car, si cette citation a été choisie en hommage à Paolo Savj-Lopez, celui-ci, dans son ouvrage *Le origini neolatine* – paru à titre posthume en 1920, une année après sa disparation prématurée –, où il argumente en faveur de l'idée de la « latinité », s'inspire justement des pages inaugurales de la *Romania*.²⁸ Face à cette unité culturelle qui se fonderait sur le « sacrifice des races » – le mot de sacrifice nous laisse quelque peu songeur, il est vrai –, c'est-à-dire sur la « fusion des races », l'identité des peuples germaniques et slaves se voit basée exclusivement sur la « race » et le « sang » :

Chez ces peuples [les Germains et les Slaves], la nationalité est exclusivement le produit du sang ; la Romania au contraire est un produit tout historique. Son rôle paraît donc être, en face des sociétés qui ne sont que des tribus agrandies, de représenter la fusion des races par la civilisation. C'est dans cette pensée que les divers peuples qui parlent encore le latin, sans abjurer en rien leur individualité propre, peuvent trouver la base d'une sympathie raisonnée et même d'une action commune.²⁹

Les pays romans représentent ainsi la victoire de la « civilisation » et de l'« histoire » sur le « sang » et les « races » biologiques. Mais il y a plus.

Ne revenant plus à la distinction établie en 1870 entre les nations dites « organiques » et celles dites « mécaniques », Gaston Paris construit maintenant un autre couple de nations antithétiques, que l'on pourrait appeler respectivement *nations-cultures* et *nations-races*, en soumettant ces deux formes de vie nationale à des jugements de valeur très précis :

27 Ibid. : 20-21.

28 Les réflexions de Gaston Paris sur la non-existence des races latines, sont-elles à comprendre comme une réponse tardive à la *Revue des races latines*, organe catholique et d'esprit anti-anglo-saxon qui avait paru entre 1857 et 1864, sous des titres par ailleurs changeants, et dont le directeur était Gabriel Hugelmann, propagandiste officiel de Napoléon III ? Rien n'est moins sûr, car, malgré son titre, on pouvait lire dans cette revue que « [...] les races latines ne sont point celles qui ont le même sang dans les veines, mais la même foi dans l'âme » (cité dans Panick 1978 : 179).

29 Paris 1872a : 21.

Le principe des nationalités fondées sur l'unité de race, trop facilement accepté même chez nous, n'a point eu jusqu'ici de fort heureuses conséquences. À ce principe qui ne repose que sur une base physiologique, s'oppose heureusement celui qui fonde l'existence et l'indépendance des peuples sur l'histoire, la communauté des intérêts et la participation à une même culture. Il oppose le libre choix et l'adhésion qui provient de la reconnaissance des mêmes principes à la fatalité de la race ; il est éminemment progressif et civilisateur, tandis que l'autre sera toujours par son essence conservateur et même exclusif.³⁰

Nous voyons ici le philologue adopter la conception 'française' de la nation telle qu'on la trouve notamment chez Ernest Renan aussi, non seulement dans la célèbre conférence « Qu'est-ce qu'une nation ? » qu'il fera en Sorbonne, le 11 mars 1882³¹, mais déjà dans une lettre à David Friedrich Strauss, écrite en pleine guerre, le 15 septembre 1871³², au moment même où Gaston Paris était certainement en train de mettre au point les pages que nous analysons aujourd'hui. Ce dernier oppose en effet l'idée élective de la nation, « le libre choix et l'adhésion aux mêmes principes », à l'idée ethnique, à la « fatalité de la race ». Et même s'il ne va pas jusqu'à identifier *expressis verbis* ces deux principes aux fondements respectifs de la France et de l'Allemagne, on peut inférer dans le contexte de l'article qu'il avait en tête ces deux pays, précisément. Il est par ailleurs intéressant d'observer que Gaston Paris ne mentionne plus le terme d'« organisme », qui, à s'en tenir à la conférence de 1870, devrait logiquement subsumer les deux formes de vie nationale mises en place, celle des *nations-cultures* et celle des *nations-races*. Il semble bien que ce mot se voit de plus en plus exclusivement accolé au seul principe racial, au point d'en devenir un synonyme.

Qu'on ne se'y méprenne pas cependant : chez Gaston Paris, tout comme d'ailleurs chez Renan, le principe électif ne se réduit pas à un acte purement volontaire d'adhésion à la nation. Le philologue a en effet hâte de mettre l'accent sur le fait que le libre choix, c'est-à-dire l'adhésion volontaire et rationnelle des citoyens à la nation, ne saurait suffire à assurer une vie nationale solide, qu'il faut qu'il s'y ajoute le sentiment de la tradition, et plus précisément de la tradition culturelle :

Ce n'est pas que le rationalisme pur, qu'on est habitué en France à introduire dans la politique, soit moins dangereux que l'esprit de race : le jeu opposé du principe de tradition et du principe de progrès est la condition de tout développement régulier. Mais le lien qui unit entre elles les nations romanes est précisément, par sa nature, à la fois traditionnel et rationnel.³³

Tout comme dans la conférence sur la *Chanson de Roland*, c'est donc la dimension historique qui est alléguée ici encore comme facteur décisif dans la formation d'une nation. De manière générale, c'est la prégnance de la pensée historiciste qui s'oppose, dans le discours de Gaston Paris, à toute *saisie essentialiste, immobilisante* de

30 Ibid.

31 Cf. Renan 1992 : 37-56.

32 Cf. *ibid.* : 156-159.

33 Paris 1872a : 21-22.

la réalité, qui fixerait et figerait indûment et de manière simpliste les phénomènes étudiés en faisant fi de leur complexité et de leur richesse en perpétuel devenir. C'est cet aspect, précisément, que met en évidence Maurice Olender quand il écrit :

[...] dans cette nébuleuse formée par les diverses élaborations de « race », on peine à cerner un « socle dur », aussi ténu soit-il. L'étude des théoriciens fondateurs et/ou propagateurs intellectuels de la race incite à proposer ceci : assigner de la « race » résulterait d'un évidement de toute historicité, d'une éviction de tout changement plausible, d'un « meurtre » de l'histoire. Que du « racial » puisse être caractérisé par une affirmation de fixité, d'immobilité, par une forme de pétrification du destin, excluant les peuples dits racisés de toute action dans l'histoire, cette hypothèse résulte des textes lus – notamment les *Lois psychologiques de l'évolution des peuples* de Gustave Le Bon, un livre de 1894 qui se veut une synthèse de la raciologie du moment. Viennent confirmer, a contrario, cette hypothèse, notamment Steinthal, James Darmesteter ou Salomon Reinach, Gaston Paris, Saussure, plus tard Boas et Max Weber, etc., quand ils s'efforcent de déconstruire la notion de « race » en soulignant l'importance du temps de l'histoire, du changement dans toutes sociétés. Ceux-ci opposent alors « race » à « histoire », « sang » à « civilisation », « fatalité » à « libre choix ». ³⁴

Qu'en est-il, maintenant, dans le contexte du raisonnement dichotomique évoqué qui oppose les peuples romans aux peuples germaniques et slaves, du rôle des Germains dans l'évolution de l'identité française ? Gaston Paris se montre-t-il toujours fier, en janvier 1872, sous le coup de la défaite française, du caractère métissé de son pays ? – Oui, sans aucun doute, mais au prix d'un changement de perspective important qui est tout sauf innocent : alors qu'en décembre 1870, le philologue mettait l'accent sur l'idée de la nationalité française comme résultat d'une fusion salvatrice des Gaulois et des Francs, il souligne, en revanche, un an plus tard, l'importance et le poids de la civilisation romaine et de la culture latine. L'attention était-elle portée, dans la conférence consacrée à la *Chanson de Roland*, sur le sentiment national français, elle se voit maintenant déplacée, dans l'article introductif de la *Romania*, sur l'adhésion des nations dites romanes à un héritage culturel commun. C'est ainsi que dans ce texte, les Germains sont mis entre parenthèses au profit de la continuité de la tradition culturelle latine, tandis qu'en 1870, c'est au contraire la domination romaine qui se voit reléguée à un épisode, culturellement déterminant certes, mais non décisif pour le développement de la conscience nationale française, formée essentiellement grâce à l'influence germanique. On peut schématiser ces observations comme suit :

1870 / point de vue : sentiment national français

Développement : Gaulois → (Romains) → Francs → Français.

1872 / point de vue : héritage culturel

Développement : Gaulois → Romains → (Francs) → Français.

34 Olender 2008. Cf. également Olender 2009 : 25-28.

Les deux points de vue entraînent deux modes de représentation différents des Germains, 'fusionnel' dans le premier cas, 'différentiel' dans le deuxième, et deux valorisations non moins différentes : d'une force énergique et novatrice – « jeune nationalité, dans la plénitude et la joie » (voir citation reproduite plus haut) –, les Germains deviennent, dans l'appréciation de la deuxième perspective, un danger pour la continuité de la culture latine, tant à l'époque des invasions que – c'est ce qu'on est amené à conclure – à l'époque contemporaine. La fin de l'article ne fait que confirmer cette interprétation. D'après Gaston Paris, la mission des nations romanes dans le monde moderne est en effet de garantir le progrès d'une civilisation commune, progrès interrompu, une première fois, par les invasions germaniques, précisément :

Héritières de Rome, elles [les nations romanes] doivent conserver de son esprit ce qui est le plus utile à l'humanité, la tendance vers une civilisation commune, équitable et éclairée. Elles doivent tenir à honneur de se rattacher au grand effort tenté il y a seize siècles, qui échoua si misérablement au moment même où on en célébrait l'heureux succès ; elles doivent viser à réaliser autant que possible ces belles hyperboles des poètes latins [sur l'*orbis Romanus* qui embrasserait le monde entier], qui peuvent devenir un jour des vérités ; elles ont pour mission de représenter dans le monde moderne l'idée d'une cité commune, entrevue par les Romains, en la fondant sur des bases plus solides.³⁵

Cette civilisation commune, il la voit menacée dans le présent par le fait que les nations germaniques et slaves s'éloigneraient de plus en plus de la 'communauté européenne' :

Dans le sein de cette association [i.e. l'Europe], les peuples romans forment un groupe plus étroitement uni, auquel s'opposent, tenant à l'ensemble par un lien de plus en plus lâche, les deux grandes nations des Germains et des Slaves.³⁶

La revue *Romania* – et donc la philologie romane dont elle est l'organe – se voit ainsi confier un rôle idéologique important dans le programme civilisateur esquissé, puisqu'elle est censée revivifier à sa façon, à travers l'étude des langues et des littératures romanes, la solidarité des peuples latins. Au total, le rassemblement des peuples romans longuement prêché dans l'article introductif semble bien signifier en même temps l'exclusion des 'Barbares', tant anciens que contemporains, et le nom de la revue prend alors un sens supplémentaire, caché aux non-initiés : dans la mesure où l'appellation de « Romani », comme nous explique Gaston Paris lui-même, ne s'est jamais trouvée dans la bouche des « Barbares »³⁷, l'expression de « Romania » – qui d'ailleurs se voit entérinée par cet article même –, est à son tour dépositaire d'une valeur pragmatique purement autoréférentielle qui la soustrait subtilement au discours des Germains, et par là même, c'est ce qu'on est en droit

35 Paris 1872a : 22.

36 Ibid. : 21.

37 « L'emploi de ce mot [walah, welch] et de celui de Romanus est précisément inverse : le premier n'est jamais employé que par les Barbares, le second que par les Romains » (Paris 1872a : 5).

d'inférer, à celui des Allemands de l'époque. – La *Romania* a ainsi comme acte de naissance un texte hautement idéologique quand on le lit de près, et l'on ne peut que s'étonner de l'absence de réactions violentes de l'autre côté du Rhin.³⁸

5. Conclusions

Que pouvons-nous conclure au terme de ce développement ?

1° Dire que la « race » en tant que catégorie de pensée biologique se voit « déconstruite » dans le discours de Gaston Paris, comme le suggère la citation d'Olender reproduite ci-dessus, est, décidément, aller trop loin. Le même Olender se prononce de manière plus prudente dans son livre *Race sans histoire* et nous souscrivons entièrement à cette formulation nuancée :

Nombreux sont les textes d'érudition qui opposent « race » à « histoire », « sang » à « civilisation », « fatalité » à « libre choix », ce qui est « conservateur » à ce qui est « progressif et civilisateur », *sans écarter pour autant nécessairement une validité possible de la notion de « race »*.³⁹

Ce qui est sûr, en revanche, c'est que la notion de race biologique est radicalement *dévalorisée* par Gaston Paris comme principe identitaire d'une nation. L'idéal, pour le philologue, consiste à dépasser l'unité de la race par une fusion de races et, plus loin, par une *dissolution complète* des races au profit d'une nouvelle identité nationale et culturelle qui se construit dans le temps, sur la longue durée, et qui s'inscrit dans un processus de transformation permanente.⁴⁰ Ce que Gaston Paris dit au sujet de l'évolution de la littérature française s'applique structurellement à la nation, dont l'identité culturelle se forme essentiellement, dans la pensée du savant, à travers les œuvres littéraires :

[...] quand nous remontons aux temps les plus reculés de notre vie littéraire, nous y trouvons, au lieu d'un développement isolé, une extraordinaire abondance de germes étrangers de toute provenance, adoptés, assimilés, transformés, et c'est grâce à cette large pénétration de tous les éléments ambiants dans sa circulation intime que cette vie déploie une sève assez puissante et assez généreuse pour féconder toute l'Europe autour d'elle. Quand la France ne puise plus à des sources étrangères pour enrichir et renouveler sa poésie, elle produit la pauvre poésie du XIV^e siècle et la poésie vieillotte

38 Seul Eduard Boehmer semble avoir réagi – et encore de façon assez modérée, en prenant un ton ouvertement ironique : « Eine würdige Eröffnung bildet der Aufsatz von Gaston Paris über die Bedeutung des Namens Romanen und den geographischen Umfang des Romanischen Sprachgebiets (an die gründliche Untersuchung schliesst sich ungezwungen eine kleine politische Causerie über Romanenthum und Germanenthum, wobei jenes selbstverständlich wieder als éminemment progressif et civilisateur gepriesen wird, während dieses, nur auf physiologischer Basis beruhend, stets conservateur et même exclusif sein müsse) » (Boehmer 1871-1875 : 302).

39 Olender 2009 : 27-28, mise en évidence U.B.

40 Cf. Bähler 2011b.

et étriquée (malgré le génie original de Villon) du XV^e siècle, et elle n'exerce plus aucune action sur les nations voisines. Pour reprendre sa force intérieure, il lui faudra se retremper dans l'antiquité et l'Italie au XVI^e siècle, dans l'Espagne au XVII^e, dans l'Angleterre aux XVIII^e et XIX^e : quoi d'étonnant à ce qu'aujourd'hui elle ne s'obstine pas, comme on le lui conseille, à se boucher les oreilles et à se bander les yeux pour ne rien entendre et voir de ce qui se fait au delà de ses frontières ?⁴¹

2° Les deux freins conceptuels les plus efficaces qui empêchent Gaston Paris de glisser, comme le font nombre de ses contemporains, sur la pente des idées raciales semblent être la pensée historiciste⁴² qui structure son œuvre en profondeur ainsi que son rejet du biologisme dans le domaine des phénomènes relevant de la vie de l'esprit.

3° Se pose cependant le grand problème que voici : ne passe-t-on pas, tout simplement, et de façon à peine paradoxale, d'un discours sur l'inégalité des races à un discours sur l'inégalité des nations et des civilisations, dans la mesure où les nations et cultures dites fusionnelles, métissées, nous sont présentées comme étant supérieures par principe – par *nature* même, serait-on tenté de dire ! – aux nations et cultures qui seraient fondées sur le seul principe racial ? Ce danger nous semble tout à fait palpable dans l'article introductif de la *Romania*, et la lecture de ce texte esquissée par Maurice Olender⁴³ pourrait bien se révéler trop irénique. Ajoutons cependant que le péril d'un 'discours sur l'inégalité des civilisations et des cultures' est très clairement banni après le moment délicat de l'immédiat après-guerre, Gaston Paris revenant très rapidement à une vision sereine et équilibrée des civilisations romanes d'un côté, et germaniques de l'autre, tout en restant dans cette dichotomie, irréductible dans sa pensée.⁴⁴

4° En réalité, après 1872, il n'est plus guère question de race chez Gaston Paris, et il n'y a en tout cas pas d'autre texte dans lequel le philologue reviendrait de façon détaillée sur la discussion amorcée dans l'article introductif de la *Romania*. Cet article, d'ailleurs, se termina par la formule « à suivre », mais la suite promise n'a jamais paru. Serait-il trop téméraire de penser que Gaston Paris avait vu l'impasse dans laquelle il risquait de s'engager, dans laquelle, à y regarder de près, il s'était déjà engagé ? La notion même de race allait-elle perdre encore plus de valeur à ses yeux ? – Cinq ans plus tard, le philologue prendra position dans les discussions alors virulentes sur l'identité nationale roumaine en s'opposant aux factions nationalistes « anti-slaves ». À cette occasion, il écrira :

Plus on étudie la formation de la nationalité roumaine plus on voit que l'assimilation d'éléments slaves y a largement contribué : mais le principe roman et romain par excellence n'est-il pas précisément, comme j'ai eu occasion de l'énoncer dans les premières pages de ce recueil, la fusion des races et la subordination du sang à la culture ? Les Roumains donneront un viril exemple et la meilleure preuve de la sûreté de leur

41 Paris 1913 [1985] : XI-XII.

42 Cf. également, à ce sujet, Bähler 2004 : 261-272.

43 Cf. Olender 2009 : 27-28.

44 Cf. Bähler 2004 : 450-452.

conscience nationale quand ils étudieront et enseigneront leur histoire loin de tous les préjugés et de toutes les illusions d'un autre âge, et qu'ils chercheront la garantie de leur avenir dans l'intelligence du présent et non dans l'exaltation vaine d'un passé fictif.⁴⁵

Ce verdict sur les « préjugés et [...] les illusions d'un autre âge » ainsi que sur le « passé fictif » qui en est le corollaire, annoncerait-il, sinon une remise en question ouverte et définitive de l'idée même de race, du moins une heureuse prémonition de l'inconsistance de cette catégorie de pensée ? – Mais c'est peut-être bien notre propre lecture qui pourrait s'avérer trop irénique, cette fois-ci... Ce qui est sûr, en revanche, c'est que Gaston Paris continuera à faire l'éloge de l'histoire et du métissage au détriment de la biologie et du sang :

Est-ce pour rien que sous ce nom de Français, qui n'est pas un nom de race, mais un nom d'amour et de longue histoire commune, les vieux habitants dont nous ignorons les noms, et les Ibères, et les Ligures, et les Celtes, et les Romains, et les Germains, et les Scandinaves, mêlent aujourd'hui leur sang et leur génie ? Avons-nous reçu de la nature cette admirable mosaïque, dont les pierres multicolores forment un harmonieux tableau, pour la laisser se perdre en une grisaille uniforme et terne ? Non : ravivons, au contraire, avec un soin jaloux, l'éclat de chacune des pierres dont elle se compose, et soyons assurés que la grande figure qui résulte de leur assemblage n'en ressortira que plus distincte, plus brillante et plus ineffaçable.⁴⁶

Bibliographie

Bähler, Ursula

1999 : *Gaston Paris dreyfusard. Le savant dans la cité*, préface de Michel Zink. Paris : Éditions du CNRS.

Bähler, Ursula

2004 : *Gaston Paris et la philologie romane*. Avec une réimpression de la *Bibliographie des travaux de Gaston Paris publiée par Joseph Bédier et Mario Roques* (1904). Genève : Droz.

Bähler, Ursula

2011a : « Nos mémoires de famille ». Quand le philologue parle en métaphores. In : *Revue des langues romanes (Le Moyen Âge des imaginations savantes)* CXV/1 : 141-160.

Bähler, Ursula

2011b : Universalisme universel ou universalisme particulariste ? Penser la littérature nationale en France (1870-1918). In : Pascale Casanova (dir.) : 148-171.

Boehmer, Eduard

1871-1875 : Beiblatt zu den Romanischen Studien. In : *Romanische Studien* 1 : 302-308.

Casanova, Pascale (dir.)

2011 : *Des littératures combattives. L'internationale des nationalismes littéraires*. Avec un inédit de Frédéric Jameson, sous la direction de Pascale Casanova. Paris : Raisons d'agir : 148-171.

45 Paris 1882 : 618-619.

46 Paris 1895 : 565.

Clémenceau, Georges

1885 : La colonisation est-elle un devoir de civilisation ? Discours à la chambre des députés, 31 juillet 1885 ; <http://www.assemblee-nationale.fr/histoire/7ec.asp> (consulté le 16 septembre 2011).

Littré, Émile

1882 : *Dictionnaire de la langue française*, t. IV. Paris : Librairie Hachette et C^{ie}.

Olender, Maurice

2008 : *Une histoire culturelle du racisme. Race et érudition (suite). Compte rendu*. <http://www.ehess.fr/fr/enseignement/enseignements/2008/ue/2024/>, (consulté le 22 mai 2011).

Olender, Maurice

2009 : *Race sans histoire*. Paris : Galaade Éditions.

Panick, Käthe

1978 : *La Race latine. Politischer Romanismus im Frankreich des 19. Jahrhunderts*. Bonn : Ludwig Röhrscheid Verlag.

Paris, Gaston

1872a : *Romani, Romania, Lingua Romana, Romancium*. In : *Romania 1* : 1-22.

Paris, Gaston

1872b : Theoria da historia da litteratura portugueza, por Theophilo Braga. Porto 1872. In : *Revue critique d'histoire et de littérature* 6/2 : 331-331.

Paris, Gaston

1875 : *Le Petit Poucet et la Grande Ourse*. Paris : Franck.

Paris, Gaston

1878 : Roemer und Romanen in den Donauländern. Historisch-ethnographische Studien von Julius Jung, T. I. Innsbruck, 1877. In : *Romania 11* : 608-619.

Paris, Gaston

1884 : Le Origini dell'epopea francese, indigata da Pio Rajna. Firenze, 1884. In : *Romania 13* : 598-627.

Paris, Gaston

1887 : La vie des mots étudiée dans leurs significations, par A. Darmesteter. Paris 1887. In : *Journal des Savants* : 66-77, 149-158, 241-249.

Paris, Gaston

1895 : Société d'ethnographie nationale et d'art populaire. Discours prononcé à la Sorbonne le 24 mars 1895, à la réunion des délégués des sociétés départementales de Paris. In : *La Tradition au pays basque, ethnographie, folk-lore, art populaire, histoire, hagiographie*. Donostia/Baiona : Elkar : 563-566.

Paris, Gaston

1907 : *Esquisse historique de la littérature française du Moyen Âge, depuis les origines jusqu'à la fin du XV^e siècle*. Paris : Armand Colin.

Paris, Gaston

1913 [1895] : *La Poésie du Moyen Âge, leçons et lectures*. 2^e série. Paris : Hachette.

Paris, Gaston

1905 [1865] : *Histoire poétique de Charlemagne*. Reproduction de l'édition de 1865, augmentée de notes nouvelles par l'auteur et par M. Paul Meyer et d'une table alphabétique des matières. Paris : Bouillon. Reprint : Genève 1974 : Slatkine.

Paris, Gaston

2009 [1870] : La *Chanson de Roland* et la nationalité française. In : Pierre Toubert / Michael Zink (dir.) : 105-118.

Renan, Ernest

1992 : *Qu'est-ce qu'une nation ?, et autres essais politiques*, textes choisis et présentés par Joël Roman. Paris : Presses Pocket.

Savj-Lopez, Paolo

1920 : *Le origini neolatine*, a cura di P. E. Guarnerio. Milano : Hoepli.

Toubert, Pierre / Zink, Michael (dir.)

2009 : *Moyen Âge et Renaissance au Collège de France. Leçons inaugurales*. Textes rassemblés par Pierre Toubert et Michel Zink, avec la collaboration d'Odile Bombarde. Paris : Fayard.

Trautmann-Waller, Céline

2009 : Langue, peuple, race, nation : usages de la notion de race, frontières disciplinaires et enjeux politiques chez les philologues en France et en Allemagne durant la deuxième moitié du XIX^e siècle. In : Carole Reynaud-Paligot (dir.) : *Tous les hommes sont-ils égaux ? Histoire comparée des pensées raciales 1860-1930*. München : Oldenbourg: 81-97.